

I

« L'homme que vous devez éliminer est à Minsk, à sept-cent trente kilomètres d'ici, en plein territoire ennemi. »

Cela fait un bon mois que je suis à Moscou, une vie paisible avec Nathalie, loin de la guerre et de ses horreurs et dans une ville qui se remet peu à peu de ses émotions et où les denrées commencent à revenir sur les étalages des magasins. Moscou dans une Russie où l'espoir est revenu après le choc des premiers mois. À Stalingrad, la bataille s'était terminée peu après mon départ. La guerre avait continué quelques semaines avec des résultats mitigés puis la raspoutitsa avait immobilisé le front et mis au repos les soldats. En cette deuxième quinzaine de mars, le printemps s'annonce doucement, les températures se réchauffent et les neiges fondent. J'aime me promener avec Nathalie, mon épouse avec qui je n'avais vécu qu'une semaine, brève période de bonheur, quand j'ai du repartir d'abord pour Tachkent, à l'académie militaire puis pour Stalingrad. Nous sommes restés séparés pendant près d'un an au lendemain de nos noces et nous profitons maintenant, avec un fatalisme résigné, des derniers jours de bonheur qui nous restent avant que je reparte :

« À la fin de la guerre, nous irons nous installer dans une petite ville, loin de tout ça, et nous serons heureux. »

Je suis cosaque, fils d'ennemis du peuple et mon frère s'est enrôlé dans la Wehrmacht. Je ne me fais aucune illusion sur ce qui m'attendra quand Staline n'aura plus besoin de moi et nous avons depuis longtemps préparé cette fuite, avec mon fidèle ami, Stiepan Anatolievitch, cosaque comme moi avec qui j'ai servi dans le second Corps de Cavalerie du général Dovator et qui est maintenant mon second dans ce nouveau groupe de forces spéciales dépendant du NKVD dont j'ai été nommé le commandant et qui s'entraîne, non loin de Moscou, à quelques heures de cheval en un lieu secret où je me rends quotidiennement et retrouve toute l'unité, le sergent-chef Polkov et la camarade sergente Sarah Bromstein ainsi qu'une trentaine de cosaques aguerris. J'y suis ce jour-là quand le colonel Fedrov vient nous annoncer ce que sera notre première mission :

« Je sais qu'une telle mission va vous entraîner très loin dans les lignes ennemies mais celui que vous devez éliminer a causé la mort de beaucoup de nos agents et met en péril tout le réseau que nous avons implanté sur place. »

Le colonel Fedrov nous a réunis, Stiepan et moi et remplit des verres de vodka avant de nous expliquer les enjeux de notre mission :

« Vous serez très loin dans les lignes ennemies et ne pourrez compter que sur vous-mêmes et sur les partisans qui vous serviront de guide. »

Aucun de nous ne fait de commentaires sachant que le colonel nous donnera en temps utile tous les renseignements qui nous seront nécessaires :

« Si j'ai choisi de vous envoyer, et non un commando parachuté c'est que cet homme est rusé et connaît parfaitement la région dans laquelle il se déplace sans arrêt. »

Il s'interrompt de nouveau, remplit les verres que nous vidons dans le même mouvement puis termine. C'est un homme qui parle peu, il ne dit que le strict nécessaire et c'est heureux car chaque phrase est ponctuée par un verre de vodka, tant que nous serions ivres morts s'il était un grand bavard. Il termine son discours après un nouveau verre à notre réussite :

« Votre contact sur place vous en dira plus. Il se présentera de lui-même comme étant le major Viborov. Et ne vous en faites pas pour le trouver, il est averti de votre venue et c'est lui qui vous trouvera. »

Voilà qui, au-moins, simplifie les choses et nous n'en saurons pas plus. Il ne nous reste plus qu'à survivre à l'aventure, ce qui n'est pas gagné, et à annoncer la nouvelle à Nathalie avec qui je passe une dernière journée :

« Je te promets de faire bien attention à moi et de revenir vivant. »

C'est d'ailleurs sérieusement mon intention, ce serait dommage de mourir quand on a une si jolie femme. Nous-nous promenons dans les rues de Moscou. Elle n'est pas peu fière de parader au bras de son officier déjà honorablement décoré mais triste à cause de mon départ prochain, bien qu'elle tente de le dissimuler pour ne pas ternir ces derniers moments que nous passons tous les deux :

« Je ne pourrai pas t'écrire ni te donner de mes nouvelles. »

Elle le sait. Elle sait à quel genre d'unité j'appartiens désormais bien que ne puisse pas lui dire ce que nous devons précisément faire. Pour elle, ce qui compte avant tout, c'est que je serve la cause sacrée et, qu'accessoirement, je survive au bain de sang :

« Je t'attendrai avec confiance. Quand tu étais à Stalingrad, bien sûr, j'étais inquiète parfois, mais je savais que tu reviendrais. »

Et, finalement, j'ai plus de chance de revenir vivant de mes missions secrètes, aussi dangereuses qu'elles soient, que de ces batailles sanguinaires où les hommes sont massacrés par dizaines de milliers. Mais, pour l'instant, nous tentons de ne pas penser à ça, d'oublier l'enfer et de rêver au futur :

« J'ai l'intention d'aller en Sibérie et d'y créer un élevage de chevaux de race, de vrais chevaux cosaques issus du karabakh, »

La Sibérie est un bon choix car en cas de déportation, on est déjà sur place. Et puis, j'ai d'autres raisons de vouloir y aller car je veux retrouver mes parents qui y ont été déportés et mon frère qui y sera certainement après la guerre. Nous-nous sommes promis de nous y retrouver tous et je tiendrai ma promesse, coûte que coûte. Mais Nathalie ne semble pas opposée à cette idée :

« Et pendant ce temps-là, je m'occuperai de la maison et de préparer de bons repas pour que tu sois le plus heureux des hommes. »

Et je crois qu'après ce que j'ai connu, tout sera du bonheur pour moi et encore plus si je suis avec ceux que j'aime. Nous marchons dans les rues de Moscou où la vie a repris et l'espoir est revenu. Après El-Alamein, le dix novembre 1942, Churchill avait dit cette célèbre phrase :

« Ce n'est pas la fin, ni même le commencement de la fin, mais c'est la fin du commencement. »

Après Stalingrad, Staline aurait pu dire que c'est le commencement de la fin. La chance a tourné le dos au diable qui n'est pas encore terrassé, mais suffisamment estourbi pour que l'issue de la guerre soit désormais certaine et l'ordre noir définitivement anéanti :

« Oui, nous serons heureux tous deux quand nous aurons définitivement chassé les hordes teutones de nos terres. »

Il faudra plusieurs années pour en venir à bout et, peut-être que les américains interviendront, juste histoire de se donner toute la gloire du résultat comme ils l'ont fait la dernière année de la Grande Guerre mais ici, tout le monde sait que ceux qui ont gagné reposent à jamais dans les ruines de Stalingrad :

« Viens, allons manger. »

Manger, un luxe dans ce pays ravagé. Nous rentrons dans son petit logement où elle nous prépare le repas, le dernier vrai dîner avant un bon bout de temps. Je la regarde. Elle est si belle dans sa robe colorée qu'elle a mise pour me faire plaisir. Ses longs cheveux blonds flottent sur ses épaules et ses yeux bleus me regardent avec une infinie tendresse et ses lèvres fines me sourient avec douceur. Tandis que nous-nous croisons dans la cuisine étroite, je glisse un doigt coquin dans l'échancrure de son corsage sur la naissance de sa poitrine pleine et nous-nous embrassons longuement. Quand nos lèvres s'abandonnent, elle me regarde et me demande soudain :

« Tu m'apprendras à monter à cheval ? »

Il est vrai qu'elle ne doit pas avoir souvent l'occasion de monter à cheval dans la capitale envahie par le tramway :

« Bien sûr, et, là où nous irons, c'est même obligatoire. »

Du-moins, dans mon esprit ; les voitures ne font pas trop partie de ma culture et la première fois que j'ai pris le train, c'était pour aller à l'académie militaire Frounzé à Tachkent. Ce n'était d'ailleurs pas un voyage très agréable, je m'étais installé dans le wagon à bestiaux pour voyager avec Héros, mon cheval, dont je ne voulais pas me séparer :

« J'ai toujours rêvé de monter à cheval. »

Puis, sur un ton plus timoré :

« Mais, il faudra être patient, je ne suis jamais montée et il me faudra du temps pour apprendre. »

C'est une notion que je n'ai pas trop. Je suis né sur un cheval et pour moi, monter en selle est aussi naturel que marcher à pieds :

« Ne te fais pas de souci, ma chérie, quand on a l'éternité devant soi, on peut se permettre d'attendre. »

Le temps, non plus, ne fait pas partie de ma vie. C'est un phénomène étrange, parfois bref, parfois long, rythmé par les astres lointains qui semblent vouloir imposer leurs lois ici-bas. Et pourtant, cette valeur immuable, selon certains, celle du lever au coucher du soleil, ce qu'on appelle la journée, me paraissait interminable à Stalingrad et est si brève, ici :

« Je te promets que je ferai de mon mieux pour être une bonne élève. »

Nous parlons, nous plaisantons et nous rions pendant le repas comme si rien ne devait se passer, comme si demain n'existait pas et que cette soirée était un moment tout à fait ordinaire dans la vie d'un couple. À la fin du repas, elle prend une guitare d'un placard et me chante une vieille mélodie d'antan. Je ne savais même pas qu'elle avait une guitare ni qu'elle savait en jouer et c'est la première fois que je l'entends. Elle a une jolie voix, douce et au timbre coloré. Je suis heureux, plongé dans ce monde enchanté dont elle m'a ouvert la porte et je suis ému aux larmes. Que ne donnerais-je pas pour que ce moment ne s'arrête jamais ? À la fin, elle pose sa guitare et vient s'agenouiller devant moi, essuyant une larme d'une douce caresse :

« Cela fait longtemps que je n'avais pas joué, depuis la mort de mon grand-père. »

Je m'aperçois que je ne sais rien d'elle, comme elle ne sait rien de moi, nous-nous connaissons si peu et ne savons qu'une chose, l'essentielle, c'est que nous-nous aimons tous deux follement. Je remarque simplement :

« Tu aimais beaucoup ton grand-père. »

Elle soupire et prend un temps, semblant se souvenir d'un passé doux et douloureux à la fois. Puis elle se lance et me raconte :

« J'étais toute petite quand mes parents sont mort. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé, mon grand-père ne m'en a jamais parlé. »

Je la regarde, elle est à genou devant moi et a posé sa tête sur ma cuisse :

« J'avais douze ans quand il est mort et cette guitare était la sienne. Il aimait la musique et m'a appris à en jouer et cette guitare était mon seul bien, le seul lien qui me restait de mon enfance et d'une famille dont je ne savais rien. »

Elle se lève alors puis, changeant de ton, elle m'entraîne vers le lit :

« Viens, ce n'est pas l'heure de se dire des choses tristes. »

Elle retire alors sa jupe et me présente ses jambes et son ventre nu qu'elle me laisse caresser tandis qu'elle retire son corsage. Elle est très fière de son corps, et à juste titre car il est d'une beauté parfaite. Ses rondeurs charmante, tant devant que de dos sont fermes dans toute la splendeur de sa jeunesse et sa peau blanche est douce comme de la soie. Elle s'expose ainsi longuement, assez pour être certaine de l'effet qu'elle me fait. Mais il n'en fallait pas tant. Et du souvenir qu'elle me laissera quand je serai loin d'elle et l'objet d'autres tentations. Je lui ai parlé de Sarah et de ce qui s'était passé entre nous mais elle n'a manifesté aucune colère ni aigreur. Elle m'a seulement dit :

« La vie t'exposera à d'autres tentations et parfois, tu y céderas, mais ce qui est fait est fait, l'important, c'est que tu reviennes, pas que tu sois parti un temps. »

Et, pour l'instant je suis seul et je suis à elle, c'est ce qui lui importe. Tout ce qui lui importe est que je sois son mari. Elle s'allonge et m'attend et, après de longues heures câlines, elle s'endort dans mes bras. Je reste longtemps à penser, à réfléchir à ce que sera demain, à ce moment où je me lancerai dans l'inconnu. Je n'ai pas peur. Je ne suis pas assez conscient pour ça. Je suis curieux de cet inconnu que je vais découvrir et de cette traversée de ce pays qui est le mien mais que je ne connais pas. Je devrai me comporter comme un braconnier face à un garde-chasse. Au fond, c'est simple. Il suffira de ne pas nous faire voir et, si jamais nous sommes repérés, d'adopter la technique du lièvre et nos chevaux sont assez rapides pour ça.

II

« Tout le monde est prêt, capitaine. »

Pas besoin de discours, tout le monde sait où il va et ce qu'il aura à faire. J'ai divisé l'unité en trois groupes, un groupe que je commande avec Sarah pour me seconder, le second conduit par le lieutenant Stiepan secondé par un caporal, ancien du second corps de cavalerie comme nous et un groupe d'éclaireurs, plus petit, dirigé par le sergent-chef Polkov. Pour l'instant, nous sommes encore dans le secteur soviétique et ce n'est qu'une promenade. Il suffit d'aller tout droit par la route qui relie Moscou à Smolensk, un axe défendu par de nombreuses troupes en état d'alerte, les intentions d'Hitler étant insondables et la formidable arme blindée de la Wehrmacht constitue encore une menace, même après la claque que les nazis viennent de recevoir dans Stalingrad. Nous allons droit devant, ainsi que nous l'avons décidé et continueront ainsi jusqu'au bout, avisant au gré des obstacles et prenant les décisions au fur et à mesure. Pour l'instant, tant que tout va bien, Stiepan chevauche à côté de moi dans cette région chargée de souvenirs où, il y a un an, s'achevait à peine la première grande bataille de la guerre alors que je sortais d'un long séjour pour me marier :

« Dans cinq ou six jours, si tout va bien, nous serons dans le secteur de Smolensk, c'est là que vont commencer nos soucis. »

C'est alors que commenceront vraiment les soucis mais, pour l'instant, tout est calme. Les habitants des villages nous saluent au passage et nous donnent des gâteaux et du lait. Ils ont déjà, reconstruit leurs maisons mais les plaies ne sont pas encore pansées. Ils ont du perdre beaucoup des leurs, souffert de cette brève mais brutale occupation. L'image des pendus et des cadavres alignés dans la neige hante encore ma mémoire et je crois les voir là où des enfants jouent et des hommes travaillent. Parfois, quelques ruines calcinées rappellent ce qui fut :

« Oui, il faudra contourner par le nord, en direction de Vitebsk. »

Les fleuves aux ponts sévèrement gardés, seront un obstacle presque infranchissable et, en tous cas, très dangereux à traverser, surtout en cette période et il va nous falloir trouver le juste point pour nous faufiler dans cette zone occupée et certainement très surveillée du front. C'est là que tout va se jouer et nous avons aucune idée de ce que nous allons rencontrer :

« Il va falloir pas mal improviser. »

Notre première alliée sera la forêt. Nous pourrons nous y faufiler et les allemands auront plus de mal à nous y poursuivre :

« Pour l'instant, il n'est pas temps d'y penser. Il fait beau et nous pouvons avancer tranquillement et sans risques. »

Notre second allié seront nos chevaux. La raspoutitsa ne constitue pas un problème pour ces robustes animaux, rapides et agiles sur tous terrains et qui distanceront sans peine l'ennemi embourbé par la raspoutitsa. Je commence à comprendre l'importance d'avoir chargé des cosaques d'une telle mission. Je repère une rivière et décide que nous y ferons une première pause. Après tout, nous ne sommes pas pressé, aucun délai ne nous a été imposé pour nous jeter dans le piège :

« Ne puisez pas sur vos rations individuelles, notre ravitaillement sera assuré durant les étapes dans les unités du secteur. »

C'est prévu, et j'ai un ordre de réquisition à l'intention des civils et des unités militaires. Mais, pour les civils, nous n'avons pas besoin de demander quoi que ce soit, ils donnent tout ce qu'ils peuvent en dépit de leur misère extrême à ceux qui portent l'uniforme de notre armée. Les paysans des environs viennent nous voir et nous offrent des galettes, du lait et de la soupe ainsi que de la vodka qu'ils boivent avec nous. Pour eux, c'est leur maigre participation à la guerre ou bien c'est leurs enfants qui sont au front qu'ils nourrissent en nous donnant à manger :

« Mon fils se bat loin au sud, je ne sais pas bien où c'est. »

Une dame d'une quarantaine d'années vient me parler. Son fils est au front et elle me montre une lettre qu'elle ne sait pas lire :

« Votre fils vous dit qu'il va bien, il se bat près de Belgorod en ce moment. »

Je lui montre sur la carte où ça se trouve. Je crois qu'ainsi, elle se sent plus proche de lui, comme si je l'avais téléportée auprès de lui l'espace d'un instant et elle m'embrasse les mains avec dévotion :

« Je vous remercie, capitaine, et que Dieu vous bénisse. »

La foi est profondément enracinée et a résisté au commissaires politiques. Sarah fait un peu les gros yeux, je crois bien qu'elle est la seule qui ne soit pas cosaque et la seule communiste de nous tous et je crois que, depuis le début, son rôle est de nous surveiller et certainement, de rapporter nos faits et gestes au colonel Fedrov. Elle ne dit rien, cependant et fait semblant de ne pas voir les icônes que les paysannes ont sorties de leurs cachettes :

« Préparez-vous, camarades, nous devons nous remettre en route. »

Immédiatement, tous se remettent en selle et nous repartons, toujours droit devant. Stiepan me confie en riant :

« J'ai vraiment l'impression d'être en train de défilier. »

Nous faisons forte impression dans nos tenues impeccables et avec nos décorations. Le colonel Fedrov, en accord avec nous, a estimé qu'il serait mieux que nous soyons en uniformes pour ne pas être considérés comme francs-tireurs et fusillés en cas de capture mais je crois que sa véritable intention est toute autre. Mais, à ce sujet, nous en apprendrons place sur place, en rencontrant le major Vïborov, notre contact :

« Le colonel Fedrov doit avoir ses raisons . Et puis, ça ne change pas grand chose du moment que nos chevaux soient rapides et que nos fusils soient précis. »

En même temps, comme pour l'associer à mes propos, je flatte l'encolure de Héros qui émet un bref hérissément de plaisir. Au fond, ça me plaît assez. Quitte à mourir, autant que ce soit dans un bel uniforme, je suis assez fier de le porter et je n'aurais pas aimé devoir mener cette opération en tenue civile. Et puis, quoi qu'il en soit, je ne crois pas que les allemands auraient été assez stupides pour laisser passer comme de simples marchands une trentaine de cavalier en arme venant des lignes adverses :

« Je me demande si ce n'est pas justement ça qu'il veut, te rends-tu compte de l'effet que ça aura sur les populations occupées ? »

Une belle démonstration pour ceux qui n'ont droit qu'aux tenues feldgrau depuis bientôt deux ans. Je pense que si j'étais dans leur cas, ça me ferai chaud au cœur :

« Tu as raison, une belle bouffée d'espoir pour nos malheureux compatriotes. »

Je ne suis pas non plus certain que ce ne soit pas un bon moyen de se débarrasser de quelques cosaques devenus inutiles mais trop décorés pour être discrètement déportés car c'est une mission suicide et je ne me fais que peu d'illusions sur nos chances d'en revenir. Je me garde bien de livrer de telles pensées et nous poursuivons notre chemin dans une ambiance positive pour nous arrêter dans un camp militaire près de Mozhaysk où on nous distribue un brouet informe qui nous fait regretté les galettes des paysans. Par contre, on nous fournit une bonne quantité de fourrage frais pour les chevaux et nous dormons avec eux dans une grange des environ :

« Nous avons bien avancé, aujourd'hui. »

Bien avancé et pris notre temps. Stiepan, qui veut tout prévoir, regarde la carte:

« Demain, nous devrions être aux environ de Viazma. »

C'est un peu ambitieux, nous n'avons pas encore dépassé Mozhaysk et ça fait encore une bonne distance. Chacun voit les choses à sa manière et Polkov commente :

« L'avantage, c'est que nous n'avons pas à prévoir de tours de garde, ici, à près de trois-cent kilomètres des lignes ennemies et pas à craindre d'attaques surprises. »

Je m'allonge sur la paille, à côté de Héros faute de ne pouvoir être plus proche de Sarah, ça aurait fait mauvais effet. D'ailleurs, depuis le début de la journée, nous ne nous sommes pratiquement pas parlés, non que nous soyons fâchés mais je ne suis pas encore d'humeur à être infidèle et, de son côté, je ne sais pas dans quel état d'esprit elle est. Elle attend peut-être une occasion favorable ou ne pense plus à notre aventure romantique d'un jour. En attendant, nous avons chevauché et marché depuis l'aube, et pour moi, depuis l'heure où, encore dans la nuit, j'ai quitté le lit douillet et les bras de mon épouse pour rejoindre les autres, et je ne tarde pas à m'endormir lourdement pour ne me réveiller qu'aux premières lueurs d'un pâle soleil de fin d'hiver :

« On y va, camarades. »

Et c'est reparti pour une longue marche sur une route encore plus importante et parcourue par de nombreux véhicules militaires et chars qui sont alignés, flambants neufs, pour remplacer ceux que les précédentes batailles ont détruit. On se prépare à la bataille inéluctable à un nouveau choc lorsque le fauve blessé chargera à nouveau et nous aurons un nouveau charnier :

« On peut remplacer les armes, mais qui va remplacer les hommes ? »

Je suis perdu dans mes pensées. Après Moscou, Stalingrad et bien d'autres batailles des victoires ou des défaites, qu'importe, le père infâme de cette nation perdue précipitera encore une fois ses enfants dans l'enfer, des dizaines de milliers d'hommes mourront :

« Je crois hélas que nous n'avons pas le choix, il faudra les éliminer jusqu'au dernier. »

Quand nous passons, plus personne ne nous remarque. Nous ne sommes que des militaires comme d'autres dans cette multitude guerrière de soldats qui attendent avec tous dans la tête cette même question :

« Par où vont-ils attaquer ? »

Quand on attendait Hitler à Moscou, il a frappé à Stalingrad. Tout est possible de la part de ce cerveau malade et notre pays, déjà exsangue, doit se défendre de tous côtés. Stiepan, qui, tout comme la veille, chevauche à côté est lui aussi silencieux. Je sais qu'il pense beaucoup à son fils de sept ans et à son épouse qu'il n'a pu voir que les quelques jours qui ont suivi son départ de la zone de Stalingrad avant d'être envoyé au camp d'entraînement. Je lui avait proposé de les y faire venir mais il craignait, peut-être à juste titre, de trop les exposer au NKVD dont nous dépendons maintenant :

« Ce sont les années les plus importantes, celles où il a le plus besoin d'un père, et je ne peux pas être là. »

C'est le cas en ce moment pour des millions de familles dans le monde mais ça ne console pas beaucoup. Pour Stiepan, cette interminable marche est la pire chose car la seule chose qu'il puisse faire, c'est penser, et ce n'est pas ce qu'on a de mieux à faire en ce moment. J'essaie de lui redonner le moral comme je peux :

« En ce moment, tu lui construis un monde meilleur et il le sait et le comprend. »

Pour toute réponse, je l'entends marmonner entre ses dents :

« Ce Hitler, ça se voit qu'il n'a ni femme, ni enfant. »

C'est probable. On n'aime pas les gens et, à plus forte raison, les enfants, quand on déclenche des guerres et quand on sépare et on détruit des familles entières :

« Tu verras, la guerre se terminera bientôt et tu retrouveras ta famille. »

Je lui tape sur l'épaule avec amitié, tentant de mon mieux, de lui redonner le moral par cette bourrade légère, et je lui parle de ce projet qui me tient à cœur :

« Et alors, vous viendrez tous les trois avec nous élever des chevaux en Sibérie, de vrais chevaux cosaques, comme mon Héros. »

Nous progressons dans une ambiance de plus en plus tendue au fur et à mesure que nous-nous approchons de la ligne de front. Toute la journée, nous avançons dans une ambiance toujours plus lourde sur la route de Smolensk et même les bois ne sont plus que de gigantesques cachettes pour les chars et les pièces d'artillerie :

« Nous allons nous arrêter là pour dormir. »

Nous repartons le lendemain et continuons notre marche, lentement et lourdement et nous approchons de Viazma où les combats pour la reprise de la ville tout juste libérée viennent à peine de se terminer. On parle peu dans les rangs où on sent que les choses sérieuses vont bientôt commencer. Ici, ce sont encore les nôtres qui nous entourent, mais pour combien de temps ? J'avise un officier sur place tandis qu'on nous distribue à manger :

« Vous savez où sont les allemands ? »

L'officier écarte les bras avec impuissance :

« Ils sont en train de reculer mais je ne peux pas vous dire où ils sont exactement, même pas s'ils sont réellement partis d'ici. »

III

« Ce matin, nous allons nous diviser en trois groupes, comme nous l'avions prévu. Nous-nous dirigerons plein ouest. Le sergent-chef Polkov ouvrira la marche. Notre objectif est de passer, pas d'engager le combat. »

Ce matin, j'annonce ma décision à l'unité réunie après avoir fait le point avec Stiepan et Polkov, les deux autres chefs de groupes, avec qui nous avons discuté de la stratégie à utiliser mais ce qui a été décidé finalement était proche, dans l'ensemble, de ce qui avait été établi antérieurement, avant de quitter notre camp près de Moscou :

« Durant notre traversée des lignes, nous aurons à faire face à deux dangers. Les allemands, bien sûr, mais aussi les nôtres qui sont très nerveux, dans ce secteur proche du front. »

Mon expérience est que tout humain armé est un danger. Les raisons pour lesquelles il a tiré ne sont que littérature une fois qu'on a une balle dans le ventre. Ce matin, j'ai décidé que nous prendrons notre temps avant de partir. Après tout, rien ne presse et je veux passer nos lignes au grand jour, afin d'être vus et reconnus, et celles de l'ennemi à la nuit pour les raisons exactement contraires :

« Nous allons bientôt réaliser l'impossible, mais à ça, nous sommes habitués, mais je veux plus, c'est que chacun de vous retourne dans sa famille une fois la mission terminée. »

Après quatre jours d'une marche monotone et quelque peu démoralisante, l'action commence et nous l'accueillons avec soulagement. Enfin, le temps des discours étant terminé, je donne l'ordre de se mettre en marche, commençant par Polkov vers qui je me rends :

« Bonne chance, Ivan. »

Il sait ce qu'il a à faire et assez d'expérience pour le faire bien. Nous-nous saluons puis il passe devant moi avec son groupe et je me dirige ensuite vers celui de Stiepan, qui va fermer la marche et se tiendra prêt à intervenir en cas de problème :

« Si tout se passe bien, mon ami, nous-nous retrouverons de l'autre côté des lignes. »

Je passe ensuite son groupe en revue, puis le mien avant d'ordonner :

« En avant, camarades. »

Nous-nous engageons dans la forêt derrière le groupe de tête avec qui nous ne devons jamais perdre le contact pour être prêts à secourir ceux qui nous précèdent à tout moment. Personne ne parle mais tous sont calmes dans les rangs où chacun est attentif au moindre bruit. Sarah est à côté de moi, rêveuse :

« Moi qui suis de la ville, j'ai toujours aimé la forêt et les grands espaces et, si je dois mourir, autant que ce soit auprès d'un arbre, bercée par le chant des oiseaux. »

Et elle ajoute, mais plus bas :

« Et auprès de vous. »

Elle aime la nature mais a besoin du bruit des humains. Au contraire de ceux qui l'entourent et sont dans leur élément et pour qui la forêt est une précieuse et fidèle alliée, l'impression de silence dans cet environnement l'angoisse et elle parle pour se rassurer quand les autres se taisent pour s'assurer qu'aucun danger ne les guette. Eux sont capables d'entendre marcher un être humain à plusieurs centaines de mètres si le vent leur est favorable. Tout bruit inhabituel est une alerte que chacun sait distinguer des autres et je me rends vite compte que, dans cet état d'esprit, la voix de Sarah ne résonne pas comme une gêne, surtout qu'elle me parle à voix basse :

« Ne vous faites pas de souci, tout se passera bien et aucun de nous mourra. »

Je m'avance un peu en disant ça, mais je veux la rassurer. Je la sens inquiète. La courageuse combattante était dans son élément à Stalingrad alors qu'ici c'est l'inconnu. La menace n'est pas dans l'omniprésence mais dans l'absence et si les balles ne sifflent pas dans nos oreilles, une seule peut tuer sans avoir été annoncée :

« Il faut juste vous habituer à la forêt et apprendre à l'écouter. »

Deux notions difficiles pour l'adolescente habituée à vivre dans le bruit et à monter dans un manège au milieu du tintamarre urbain, pendant les fêtes au cours desquelles elle devait faire ses démonstrations équestres. Elle me répond avec humilité :

« Je vais faire mon possible. »

Je n'ai pas été trompé par son hymne à la nature. Ce n'était qu'un moyen de se persuader qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle n'avait pas peur. Mais, ici, en ce moment, tout le monde a peur. Chacun est comme un gibier traqué par les chasseurs, prêt à tout moment à s'enfuir ou à se cacher. Pourtant, tout est calme, l'homme semble avoir déserté ce havre de paix, ce paradis au milieu de l'enfer. Nous allons, le visage cinglé par les branches, avançant d'un bon pas, la main prête à saisir l'arme que chaque homme tient en bandoulière, l'emblématique pistolet-mitrailleur PPSH-41, Pistolet Pulemjot Shpagina, l'arme du fantassin de l'armée soviétique, précise et fiable et offrant une meilleure portée que la plupart des mitraillettes alliées et de l'Axe. Pour ma part, dans un étui fixé sur la selle, j'ai avec moi mon fusil Mosin-Nagant, une arme redoutable dont je ne me suis pas encore beaucoup servi pendant la bataille de Stalingrad :